

Commissaire des Archives à Louvain

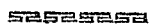
VARIÉTÉS SINOLOGIQUES N° 30.

HISTOIRE 1838

DU

ROYAUME DE TSIN 晉

(1106-452)



PAR

LE P. ALBERT TSCHÉPE, S. J.

彭 亞 伯



CHANG-HAI.

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE

A L'ORPHELINAT DE T'OU-SÈ-WÉ.

1910,

Quatorze états étaient représentés à ce congrès; Confucius n'en mentionne que neuf; on arrive à son chiffre de la manière suivante: les rois de *Ts'i* 齊 et de *Ts'in* 秦 ne comptent pas, comme dispensés des visites officielles; les princes de *Tchou* 鄒 et de *Teng* 滕 ne comptent pas non plus, comme ayant été «médiatisés»; enfin, le prince de *Song* 宋, chez qui l'on se trouvait, ne devait pas signer la convention, quoiqu'il y adhérât, et en fût même considéré comme l'entremetteur; ainsi le voulait l'étiquette en usage dans les traités; c'était une exagération de déférence et d'humilité envers les hôtes.

Ici, pour la première fois, paraît officiellement, et dans un acte solennel, ce qui existait de fait depuis longtemps; à savoir, le dualisme dans l'administration de l'empire: on y parle des adhérents de *Tsin* et de *Tch'ou* 楚, comme ayant les mêmes droits, les mêmes privilèges; désormais, il y a deux chefs des vassaux; celui du nord, le roi de *Tsin*; et celui du sud, le roi de *Tch'ou*; chose inouïe jusque là, on y reconnaît des sauvages (les gens de *Tch'ou*) comme les égaux des Chinois.

Les historiens et les commentaires en versent des larmes; et ils ajoutent que plus tard on descendra encore plus bas, en admettant les barbares de *Ou* 吳 et de *Yué* 越 dans le concert des nations civilisées, c'est-à-dire chinoises.

Quant à l'empereur, fils du ciel, maître unique du monde existant, il n'en est pas même fait mention; son ministre, président naturel d'une assemblée comme celle-là, ne paraît pas, n'a pas été invité; on veut prouver efficacement que son maître ne compte plus.

Hiang-siu 向戍, l'infatigable promoteur du congrès, s'imaginait-il avoir réussi? crut-il que jamais plus on ne verrait de guerres entre les divers princes? comprit-il, au contraire, qu'avec le système nouvellement inauguré, les choses ne marcheraient pas mieux qu'auparavant? nous ne pouvons répondre à ces questions; peut-être vécut-il assez longtemps pour voir les batailles recommencer comme autrefois.

Nous-mêmes, en ces derniers temps, dans l'Europe supracivilisée, n'avons-nous pas vu un puissant empereur provoquer une semblable assemblée, avec aussi peu de succès? n'avons-nous pas vu les congressistes sortir de leur réunion, pour bourrer leurs canons, charger leurs vaisseaux; qui pour l'Afrique, qui pour la Chine? Paix universelle! Belle pensée; irréalisable dans les conditions où l'on espère en vain la mener à bonne fin!

Mais reprenons notre récit: Le 23 avril, au lendemain du pacte solennel, le roi de *Song* 宋 donnait un grand festin, en l'honneur des deux premiers ministres de *Tsin* et de *Tch'ou* 楚; pour consoler *Tchao-ou* d'avoir été évincé la veille, on lui laissa la préséance au banquet; mais il paraît qu'il ne sut pas répondre convenablement, dans son entretien avec son rival *Tse-mou*; pour éviter une nouvelle honte, il ordonna à *Chou-hiang* de se tenir à

ses côtés, et de prendre la parole à sa place; le lettré remporta bientôt le triomphe sur toute la ligne.

Entre autres questions, Tse-mou fit la suivante: En quoi donc la vertu de votre seigneur *Fan-ou-tse* 范武子 fut-elle si remarquable, pour avoir obtenu une si grande renommée (1)?

Le sage lettré répondit: c'était un homme modèle dans sa famille, dont toutes les affaires étaient parfaitement réglées; c'était un modèle à la cour, où il parlait à son souverain avec la plus franche sincérité; aussi les employés de son temple n'avaient rien à cacher, rien à exagérer sur ses mérites, dans leurs suppliques aux Esprits protecteurs de sa maison; ils n'avaient qu'à invoquer la simple vérité, pour les fléchir en sa faveur.

L'historien ajoute que Tse-mou, rentré dans sa patrie, rapporta cette réponse à son roi, et que celui-ci s'écria: ô l'homme admirable, qui fut également agréé des hommes et des Esprits! étant doué d'une telle vertu, il était bien juste qu'un tel homme aidât, illustrât cinq souverains, et les fit parvenir à la dignité de chefs des vassaux! Tse-mou remarqua de même: il est bien naturel que le roi de Tsin conserve la suprématie sur les princes féodaux; car un sage comme Chou-hiang est le conseiller qui inspire les ministres; notre pays n'a pas de dignitaire qui lui soit comparable; ainsi nous ne pouvons guère lutter pour l'hégémonie, avec quelque espoir de succès.

Au jour *i-you* 己酉 (26 avril) le roi de *Song* 宋 signait en son particulier, en dehors de la porte *Mong* 蒙 (2), le traité de paix universelle; le faire avec tout le monde, aurait dénoté de l'arrogance envers ses hôtes, dont il devait se considérer comme le valet.

Tchao-ou 趙武, en retournant dans son pays, passa par la capitale de *Tcheng* 鄭; on lui fit fête à *Tch'ouei-long* 垂隴 (3); le prince y était présent, avec les sept grands seigneurs *Tse-tchen* 子展, *Pé-you* 伯有, *Tse-si* 子西, *Tse-tch'an* 子產, *Tse-t'ai-chou* 子太叔 et les deux *Tse-che* 子石, dont l'un s'appelait *Yng-toan* 印段, l'autre *Kong-suen-loan* 公孫段.

Tchao-ou dit joyeusement au prince: votre Majesté me fait vraiment trop d'honneurs; mais puisqu'il en est ainsi, je serais au comble du plaisir, si ces messieurs avaient la bonté de me chanter chacun une ode, qui manifestât les sentiments de leur cœur.

(1) *Fan-ou-tse*, c'est *Che-hoei* 士會 ou *Che-ki* 士季, aussi nommé *Soei-hoei* 隨會, *Soei-ki* 隨季 et *Soei-ou-tse* 隨武子, du nom de son fief *Soei* 隨.

(2) La porte *Mong*, était celle du nord-est; l'endroit précis, pour cette signature, fut, dit-on, à 40 li au nord de la capitale. (*Petite géogr.*, vol. 12, p. 12) — (*Grande*, vol. 50, p. 3).

(3) *Tch'ouei-long*, était un peu à l'est de *Yong-yang hien* 滎陽縣, qui est à 200 li à l'ouest de sa préfecture *K'ai-fong fou* 開封府. Ho-nan. (*Petite géogr.*, vol. 12, p. 8) — (*Grande*, vol. 47, p. 56).

Aussitôt, le premier, Tse-tchen chanta l'ode « *la sauterelle dans les prés crie* », où la femme d'un grand officier appelle de ses vœux le retour de son mari. Tchao-ou répondit avec humilité : ce serait très-bien pour un souverain qui s'abaisse vers son peuple ; mais moi, je ne suis qu'un petit ministre ; je ne puis accepter ce compliment (1).

Pé-you chanta l'ode « *les cailles, les pies, vont deux à deux ; et sont fidèles l'une à l'autre* », qui célèbre la foi conjugale, et réproouve les mœurs déréglées. Tchao-ou répondit : pareilles paroles peuvent se dire au lit, mais ne doivent pas passer le seuil de la porte ; à plus forte raison, ne doivent pas se faire entendre en public ; moi, petit serviteur de mon souverain, je ne puis les laisser achever (2).

Tse-si chanta la 4^{ème} strophe de l'ode Chou-miao 黍苗, qui dit « *les travaux exécutés à Sié 謝 ont une apparence sévère ; c'est le prince Chao 召 qui en a tracé le plan* » ; le dignitaire comparait donc le premier-ministre à cet homme illustre. Tchao-ou protesta modestement : pareil éloge, dit-il, pourrait convenir à mon souverain ; moi, comment oserais-je l'accepter (3) ?

Tse-tch'an, le fameux lettré-diplomate que nous connaissons, chanta l'ode « *dans un terrain bas et humide le mûrier devient magnifique* », où l'on célèbre l'estime et l'affection pour les sages ; c'était exprimer sa joie de saluer un homme de ce genre, dans la personne du ministre. Tchao-ou répondit : j'accepte la 4^{ème} strophe, qui dit « *déjà auparavant je l'aimais dans mon cœur (en secret) ; pourquoi ne le dirais-je pas ? je garde son souvenir au fond de mon âme ; pourrais-je l'oublier jamais* » (4) ?

Tse-t'ai-chou chanta l'ode « *dans la plaine croît une plante rampante ; elle est couverte de rosée* » ; on y célèbre la rencontre d'un sage. Tchao-ou dit : vous êtes vraiment bien aimable de m'adresser un tel compliment (5) !

Yng-toan chanta l'ode « *le grillon est dans la chambre, et l'année touche à sa fin* » ; on y célèbre le repos et la joie, dont il faut user avec modération. Oui, c'est bien, dit Tchao-ou, il faut de la modération ; c'est elle qui conserve la famille ; j'espère pouvoir le faire (6).

Enfin, Kong-suen-toan chanta l'ode « *les verdiers du mûrier voltigent ça et là ; leur plumage est varié* » ; c'est l'empereur qui, dans sa joie, félicite les feudataires de leurs manières cordiales et aisées. En réponse, Tchao-ou chanta lui-même la dernière strophe de cette ode ; la voici : « *cette corne de rhinocéros est recourbée ; elle contient un vin exquis et très-doux ; les princes assis à ce banquet ne sont point arrogants entre eux ; toutes les faveurs du ciel seront pour eux* » ; il ajouta : si quelqu'un peut accomplir ce

(1) Che-king 詩經. (Couvreur, p, 18, ode 3 — (2) p. 56, ode 5, — (3) p. 309, ode 3 — (4) p. 310, ode 4 — (5) p. 101, ode 20 — (6) p. 120, ode 1 —

que dit cette ode, voulût-il fuir le bonheur et toutes sortes de bénédictions, il n'y parviendrait pas ! (1)

Le festin fini, Tchao-ou dit à Chou-hiang : ce *Pé-you* 伯有 mourra de mort violente, et dans peu d'années ! par la poésie, nous manifestons les désirs de notre cœur ; il a donc voulu calomnier son prince, compromettre son honneur devant tout le monde, dans une réception solennelle d'un visiteur, alors qu'il était là comme son compagnon ; comment pourrait-il durer longtemps ? il aura de la chance, s'il est d'abord chassé en exil !

Chou-hiang répondit : oui, il est par trop impudent ; c'est un de ceux desquels on dit « *il ne mangera pas le blé de cinq récoltes.* — Le lecteur connaît ces prédictions faites après coup par l'historien ; elles sont donc infaillibles ; nous verrons celle-ci se réaliser en 543.

Tchao-ou continua ses appréciations et ses prophéties : Les six autres seigneurs floriront pendant des générations ; Tse-tchen, plus longtemps que les autres ; car, dans une haute dignité, il n'oublie pas de s'humilier ; Yng-toan le suit le plus près ; il se réjouit, mais garde la modération, et sait être le consolateur du peuple ; envers lui, il évite toute tyrannie, toute surcharge ; comment ne durerait-il pas longtemps ?

Le grand seigneur de Tch'ou, *Wei-pi* 蕩罷, fut envoyé par son roi à la cour de Tsin, rendre la visite de l'ambassadeur, et ratifier le traité de paix universelle. P'ing-kong donna un grand festin en son honneur. *Tse-t'ang* 子蕩 (autre nom de ce dignitaire), sur le point de quitter la table, chanta l'ode « *vous nous avez servi le vin à pleines coupes, et nous avez comblés de bienfaits ; prince, que le ciel vous accorde dix mille ans de vie, et un accroissement de prospérité!* » (2)

Aussitôt le sage Chou-hiang se trouva inspiré : ce seigneur *Wei* 蕩, dit-il, aura de la descendance dans le royaume de Tch'ou 楚 ; et c'est bien juste ; chargé d'une mission par son souverain, il y a montré de la diligence et de l'intelligence ; il sera bientôt élevé à la tête du gouvernement, et saura bien soigner son peuple ; à quel autre pourrait mieux convenir cette haute dignité ?

En 545, vers le mois d'avril, arrivaient à la cour de Tsin les princes de Tch'en 陳, de Ts'ai 蔡, de Hou 胡 et de Chen 沈, tous feudataires de Tch'ou 楚 ; c'était l'exécution du traité de paix universelle qui commençait. Apparurent ensuite le prince de Yen 燕 et le chef des Tartares blancs [*pé Ti* 白狄]. Le roi de Ts'i 齊 se préparant à la même visite, le seigneur *K'ing-fong* 慶封 lui remarqua : nous n'avons pas signé cette convention, pas plus que le roi da Ts'in 秦 ; nous avons été dispensés de ces visites ; pourquoi les faire (3) ?

(1) *Che-king* 詩經. (Couvreur, p. 289, et 290, ode 1).

(2) *Che-king* 詩經. (Couvreur, p. 355, ode 3).

(3) Yen, sa capitale était *Kien tch'eng* 薊城 ; c'est-à-dire la partie orientale

Le grand seigneur *Tch'en Wen-tse* 陳文子 répliqua : étant vassal d'un grand royaume, il faut d'abord se conformer à son administration ; puis il faut lui offrir des cadeaux ; c'est ce que prescrivent les rites ; un petit état doit même prévenir la pensée de son suzerain, sans attendre un ordre exprès ; c'est encore une prescription des rites ; nous n'avons pas signé le traité de *Song* 宋, c'est vrai ; mais pouvons-nous rejeter le vasselage de Tsin ? avez-vous oublié le traité de *Tchong-h'iou* 重邱 ? (548) vous devriez, au contraire, engager notre souverain à partir au plus tôt !

Le duc de *Lou* 魯, avant de se rendre à la cour de *Tch'ou* 楚, en donna avis à P'ing-kong, de crainte que cette démarche fût mal interprétée ; tandis qu'il voulait simplement se conformer au texte de la convention. En juillet-août (9^{me} lune), le prince de *Tcheng* 鄭 prenait la même précaution, pour le même motif.

Vers la fin de l'année, *Tse-mou* 子木, le premier ministre de *Tch'ou*, étant mort, *Tchao-ou* en porta le deuil ; ayant ensemble signé le traité de paix, ils étaient censés devenus frères, d'après les prescriptions des rites. Si cela avait pu continuer longtemps de cette manière, on aurait pu croire à l'efficacité de la convention de *Song* ; que de calamités évitées !

En 544, en mars-avril, P'ing-kong faisait construire les fortifications de la ville de *K'i* 杞 ; pour augmenter l'honneur de sa mère, princesse de ce pays. C'est le grand seigneur *Siun-ying* 荀盈 qui était chargé de ces travaux ; celui-ci, appelé aussi *Tche-tao-tse* 知悼子 (1), convoqua les grands officiers des divers princes féodaux, pour leur demander chacun leur contingent de travailleurs, et mener rondement cette entreprise.

Tse-t'ai-chou 子太叔, grand dignitaire de *Tcheng* 鄭, dont nous venons de parler, étant allé faire visite à *T'ai-chou-wen-tse* 太叔文子 de *Wei* 衛, ce dernier lui dit avec mauvaise humeur : c'est pourtant trop fort, que nous soyions obligés de bâtir ces fortifications ! — C'est vrai, répondit *Tse-t'ai-chou* ; le roi de Tsin n'a cure des états du clan impérial, qui sont en détresse ; il réserve ses soins pour ce dernier reste de la dynastie éteinte *Hia* 夏 ;

de *Pé-king* 北京 ; car cette dernière ville était alors bien loin de son amplitude actuelle (*Petite géogr.*, vol. 1, p. 2) — (*Grande*, vol. 1, p. 18 — vol. 11, p. 5).

Hou : sa capitale était à 2 li nord-ouest de *Yng tcheou fou* 穎州府, Ngan-hoci. (*Petite géogr.*, vol. 6, p. 30) — (*Grande*, vol. 1, p. 17 — vol. 21, p. 54).

Chen : sa capitale, appelée plus tard *P'ing-yu tch'eng* 平輿城, était au sud-est de *Jou-ning fou* 汝寧府, Ho-nan. (*Petite géogr.*, vol. 12, p. 49) — (*Grande*, vol. 50, p. 18).

(1) Ce seigneur, de la famille *Siuen* 荀 (branche *Tche* 知), avait perdu son père *Tche-cho* 知朔 à l'âge de six ans ; puis bientôt son grand-père *Tche-ou-tse* 知武子 ; aussi avança-t-il lentement dans la carrière des honneurs. (*Annales du Chan-si*, vol. 8, p. 25).

n'est-ce pas une grande faute ? les anciens disaient : quiconque délaisse sa propre famille, pour courir après une autre, a brisé avec la vertu. Le livre des Vers (1) a la même sentence : « *ce ne sont que de vils flatteurs, (de vils favoris de l'empereur), ceux qui ont des réunions avec leurs voisins, des relations fréquentes avec leurs parents par alliance, et abandonnent leur propre famille* ». Si le roi de Tsin néglige ceux qui lui sont si étroitement unis par le sang, qui donc recherchera encore son amitié ?

Le grand seigneur Kao tse yong 高子容 de Ts'i 齊 (nommé aussi Kao tche 高止), et Hoa-ting 華定 ministre de l'instruction de Song 宋, vinrent saluer Siun-ying 荀盈 occupé à ses fortifications ; après la visite, son compagnon, le seigneur Jou-ts'i 女齊 (2) lui fit cette remarque : ces deux dignitaires n'échapperont pas aux calamités qu'ils se préparent eux-mêmes : Kao-tche est un inflexible arrogant ; Hoa-ting est un orgueilleux et un prodigue : des gens semblables sont la ruine de leur famille.

Siun-ying lui demanda quand le malheur fondrait sur eux ? — Sur un tyran, répondit le prophète, les calamités arrivent au galop ; sur un prodigue, elles viennent plus lentement ; celui-ci meurt d'anémie ; l'autre est renversé par les hommes, qui se jettent sur lui avec fureur. — L'automne de cette même année n'était pas encore fini, quand le seigneur Kao-tche 高止 s'enfuyait au pays de Yen 燕 (3) ; en 522, Hoa-ting 華定 s'enfuirait au pays de Tch'en 陳.

Pour remercier le duc de Lou 魯 de sa coopération aux travaux de K'i 杞, P'ing-kong députa le seigneur Che-yang 士鞅, que nous connaissons depuis longtemps. Peu après, il envoyait Jou-ts'i 女齊, prier le même duc de restituer à cette principauté les territoires qu'il lui avait autrefois enlevés. On en rendit seulement une partie.

Tao-fou-jen 悼夫人, c'est-à-dire la reine-douairière, la mère de P'ing-kong, était furieuse : ce Jou-ts'i, s'écria-t-elle, a dû recevoir des cadeaux, pour ne pas exiger la restitution complète ! si le défunt roi, mon mari, peut avoir connaissance de cette trahison, pourra-t-il la laisser impunie ?

P'ing-kong rapporta cette malédiction à Jou-ts'i ; mais celui-

(1) Che-king 詩經. (Couvreur, p. 235, ode 8, n. 12) — (Zottoli, III, 168, ode 38 n. 12).

(2) La famille Jou, dont le présent seigneur fut un des membres les plus célèbres, n'occupa jamais les plus hautes dignités du royaume de Tsin. (Annales du Chan-si, vol. 8, p. 26).

(3) Son fils Kao-chou 高堅 s'enfuit auprès de P'in-kong, qui fortifia et lui donna la ville de Mien 緜 ; celle-ci était auprès de la montagne Mien-chang-chan 緜上山, à 80 li au nord de T'sin-yuen hien 沁源縣, qui est à 120 li à l'ouest de T'sin-tcheou 沁州, Chan-si. (Grande géogr., vol. 43, p. 11).

ci n'en fut point ému; il répondit tranquillement: les petites principautés de Yu 虞 (655), de Kouo 虢 (655), de Tsiao 焦, de Houa 滑 (627), de Houo 霍 (660), de Yang 楊, de Han 韓 et de Wei 魏 (660), dont les souverains étaient tous du clan impérial Ki 姬 et de votre famille, ont été détruites et annexées à notre royaume; c'est ainsi qu'il est devenu puissant, et a pu faire de nouvelles conquêtes; votre ancêtre Hien-kong 獻公 (672-652), à lui seul a annexé dix-sept petits états, en a soumis trente-huit autres à son vasselage; et ses successeurs ont continué le même système. Qui donc aujourd'hui obtiendrait de nous la restitution de tant de pays? La minuscule principauté de K'i 杞 n'est qu'un faible reste de la dynastie Hia 夏; elle a perdu la civilisation chinoise, et est devenue sauvage; tandis que le duc de Lou 魯, descendant de Tcheou-kong 周公, est notre ami dévoué. Lui remettre tout le territoire de K'i ne serait que justice; et l'on ose lui en redemander une partie? Il est extrêmement fidèle à payer ses contributions; il nous envoie des cadeaux à chaque instant; lui, ses ministres, ses grands officiers, ont avec nous les relations les plus cordiales; et nous irions l'appauvrir, pour agrandir l'insignifiant état de K'i? Si notre défunt souverain peut avoir connaissance du dessein de la reine-douairière, assurément il le désavouera, et approuvera ma conduite!

En 543, à la deuxième lune, au jour *hoei-tse* 癸未 (4 décembre), Tao-fou-jen cette même douairière, donnait un grand dîner à tous ceux qui avaient pris part aux fortifications de K'i 杞; parmi eux, se trouva un vieillard, qui, n'ayant pas de fils, avait dû lui-même fournir sa corvée. Un des servants lui demanda son âge; il répondit: un homme vulgaire comme moi ne se préoccupe guère du nombre de ses années; depuis ma naissance, qui eut lieu le 1^{er} jour de la 1^{ère} lune, au cycle *kia-tse* 甲子 du calendrier de la dynastie Hia 夏, se sont écoulés 445 *kia-tse* 甲子 (ou cycles); aujourd'hui commence le 3^{ème} tiers d'un autre *kia-tse* (c'est-à-dire qu'il faut ajouter 40 jours) (1).

Personne ne sachant calculer, d'après cela, le nombre des années, un des officiers présidents du festin jugera digne d'aller consulter les mathématiciens de la cour. Koang 曠, le directeur de la musique, répondit le premier: cet homme, dit-il, naquit en l'année où le grand seigneur de Lou 魯 Chou-tchong-hoei-pé 叔仲惠伯 eut une entrevue avec notre illustre K'i-tch'eng-tse 郟成子 (ou K'i-k'iué 郟缺), dans la ville de Tcheng-k'oang 承匡 (2) (donc en 616). Cette même année, les Tartares Ti 狄 envahi-

(1) Un *Kia-tse* (ou cycle) comprenait 60 jours. Che-wen-pé aurait dû compter alors 26740 jours; se trompa-t-il donc?

(2) Tcheng-koang, était à 30 li à l'ouest de Souei tcheou 睢州, qui est à 170 li à l'ouest de sa préfecture Koui-te fou 歸德府, Ho-nan. (*Petite géogr.*, vol. 12, p. 14) — (*Grande*, vol. 50, p. 13).

rent le duché de Lou ; mais le seigneur *Chou-suen-tchòang-chòu* 叔孫莊叔 les battit à Yen 鹹, prit les trois fameux géants *K'iao-jou* 僑如, *Hoei* 虺 et *Pao* 豹, d'après lesquels il nomma ses fils. Cet homme a donc soixante-treize ans. L'archiviste *Tchao* 趙 ajouta : le caractère *hai* 卅 (ou 卅, le 亥 moderne) indique juste le nombre de ses jours (1). Le seigneur *Che-wen-pé* 士文伯 tira la dernière conclusion : il a donc vécu 26,660 jours.

La chose parvint aux oreilles du premier ministre *Tchao-ou* ; il demanda d'où était cet homme, de quel dignitaire il était le sujet ; il s'apprêtait sans doute à donner à ce dernier une bonne semonce, pour avoir exigé une telle corvée d'un tel vieillard. Il se trouva que c'était justement un sujet du premier ministre lui-même, et natif de la capitale.

Il appela donc ce vieillard, et lui demanda pardon : je suis un homme incapable, lui dit-il ; chargé de l'administration du royaume, et distrait par tant de détails, je n'ai pas su découvrir un sage comme vous, et je vous ai laissé languir dans un coin ; vraiment cette faute retombe sur moi ; pardonnez-la-moi, et ne l'attribuez qu'à mon incapacité.

Tchao-ou éleva ce vieillard à un haut emploi dans l'administration ; mais celui-ci n'accepta pas, vu son grand âge ; le premier ministre lui donna une propriété, et lui attribua, comme sinécure honorable, le titre de chef de la garde-robe royale ; enfin, il l'établit parmi les conservateurs du cadastre de *Kiang* 絳 sa ville natale. En outre, il cassa d'emploi le commissaire chargé des constructions et des fortifications, pour avoir envoyé aux corvées un homme si âgé.

A ce moment, se trouvait à la cour de *Tsin* l'ambassadeur de *Lou* 魯 ; il apprit les détails que nous venons de raconter ; revenu chez lui, il les rapporta devant le duc ; *Ki-ou-tse* 季武子 remarqua : on ne peut mépriser un pays comme celui-là ; possédant un premier-ministre comme *Tchao-ou*, avec un aide tel que *Che-wen-pé* ; un archiviste comme *Tchao*, un directeur de musique comme *Koang*, auxquels le ministre peut demander tous renseignements et conseils ; possédant encore des sages tels que *Chou-hiang* et *Jou-ts'i*, grands précepteurs de la cour ; quelles entreprises pourraient lui être impossibles ? ce que nous avons à faire, c'est de le servir de notre mieux.

A la 5^{ème} lune, au jour *hia-ou* 甲午 (19 avril), la foudre tombait sur le palais du prince de *Song* 宋, et l'incendiait avec

(1) Quelques auteurs rapportent que ce vieillard s'appelait *Hai-tang* 亥唐 ; son âge était donc indiqué par son nom, comme le remarqua spirituellement l'archiviste.

Le seigneur *Che-wen-pé* était membre de la grande famille *Che* 士 ou *Fan* 范. (*Annales du Chan-si*, vol. 8, p. 26).

toute la capitale; la reine-douairière elle-même périssait dans les flammes. Pour délibérer sur les secours à apporter au prince, dans un si grand malheur, les députés de tous les vassaux tinrent une assemblée, à *Chen-yuen* 澶淵 (1), sous la présidence de Tchao-ou. On fit beaucoup de discours, mais on ne se résolut à rien.

Confucius en a eu tellement honte, dit l'historien, qu'il passa sous silence le nom des douze représentants, qui prirent part à cette reunion; il n'a pas même dit si son duc y avait un ambassadeur. On ajoute philosophiquement la remarque suivante :

Un homme sage dira qu'il faut avoir extrêmement à cœur de se montrer loyal et de tenir la parole donnée. Ces grands seigneurs et ministres n'ont pas été jugés dignes d'être mentionnés par Confucius, parce qu'ils se sont montrés si peu soucieux de tenir leurs promesses. Le livre des Vers (2) nous donne le même enseignement en ces termes : *Wen-wang* 文王 monte et descend, toujours à la droite ou à la gauche du maître du ciel; et cela, parcequ'il est probe et consciencieux. Le même livre dit encore ailleurs : faites grandement attention à votre conduite; gardez-vous bien d'être faux et hypocrite.

En 542, à la 1^{ère} lune (vers novembre), *Chou-suen-pao* 叔孫豹, l'ambassadeur de *Lou* 魯, revenait de cette grande assemblée, où l'on avait tant délibéré pour ne rien faire; il alla en rendre compte au ministre *Mong-hiao-pé* 孟孝伯, et lui dit : Tchao-ou va bientôt mourir; car ses paroles étaient indignes d'un homme de sa qualité; paroles d'un indolent, radotage d'un vieillard de 80 à 90 ans; il ne durera plus longtemps; après lui, certainement, les rênes du gouvernement seront confiées au seigneur *Han-k'i* 韓起, dignitaire des plus distingués. Ne serait-il pas bon que votre seigneurie délibérât avec le premier-ministre *Ki-ou-tse* 季武子, sur les moyens de gagner à l'avance l'amitié de cet homme d'avenir. Bientôt l'influence du roi dans l'administration sera nulle, usurpée qu'elle sera par les grandes familles; si *Han-k'i* ne nous protège pas, nous aurons à souffrir, à cause de l'insatiable avarice de ces familles seigneuriales. Alors nous ne pourrons plus nous tourner vers les cours de *Ts'i* 齊 ou de *Tch'ou* 楚, pour nous soustraire aux contributions exorbitantes dont nous sommes menacés.

Mong-hiao-pé dédaigna ce conseil : l'homme étant si borné, dit-il, qui donc ne se trompe jamais? le matin, on n'est pas sûr du soir; à quoi bon viser un si long avenir, et lier cette amitié? *Chou-suen-pao* sortit, scandalisé de cette réponse; il dit à son

(1) *Chen-yuen*, (Voyez, années 547 et 553), était à 5 li sud-est de *K'ai-tcheou* 開州, dans la préfecture de *Ta-ming fou* 大名府, Tche-li. (*Grande géogr.*, vol. 16, p. p. 18, 35, 37).

(2) *Che-king* 詩經. (*Couvreur*, p. 319, ode 1, n. 1).

entourage : cet homme mourra bientôt ; je lui parlais de l'indolence de Tchao-ou ; mais lui est pire encore. Notre prophète espéra trouver une oreille plus favorable chez le premier-ministre ; mais Ki-ou-tse ne voulut rien entendre non plus.

Plus tard, les regrets furent inutiles : l'année suivante, à la mort de Tchao-ou, la maison régnante perdit son autorité ; les familles seigneuriales usurpèrent l'administration ; Han-k'i 韓起 devint premier-ministre ; mais il ne fut pas capable de maîtriser les ambitieux, ni de retenir les vassaux sous la domination de Tsin ; le duché de Lou 魯 fut écrasé sous les contributions ; ce fut une avalanche de délations et de calomnies ; on supporta longtemps cet état de choses ; enfin, en 529, il y eut une réunion à P'ing-k'iou 平邱 (1), pour tâcher d'y apporter remède ; Ki-ou-tse y fut pris par les gens de Tsin, et paya ainsi son imprévoyance.

A la 6^{ème} lune (avril-mai), mourait le duc de Lou 魯 ; tandis que le prince de Tcheng 鄭, accompagné du lettré-diplomate Tse-tch'an 子產, se rendait à la cour de Tsin. P'ing-kong prétextait le deuil, pour ne pas les recevoir ; mais il ne connaissait pas l'habileté ni l'audace du dignitaire qui lui demandait audience pour son maître.

Tse-tch'an joua un tour resté célèbre : il fit totalement démolir le mur qui entourait la résidence destinée aux vassaux visiteurs ; il y fit entrer ses chars ; puis il s'y installa avec le prince. Che-wen-pé 士文伯, le conseiller intime du roi, vint se plaindre d'une telle conduite : dans notre pauvre capitale, dit-il, l'administration étant affaiblie, brigands et voleurs abondent ; en prévision des visites, notre humble souverain ordonna à ses officiers de réparer solidement les résidences des vassaux ; il a fait construire un mur d'enceinte et de hautes portes, afin que les visiteurs n'eussent rien à craindre. Or, votre seigneurie vient de détruire ce mur ; peut-être que vous et votre suite, vous avez les moyens de vous défendre ; d'autres ne le pourront pas ; de plus, si tout le monde fait comme vous, notre humble souverain sera incapable de traiter honorablement ses nobles visiteurs ; c'est pourquoi il m'a envoyé vous demander des explications.

(2) Tse-tch'an enchanté les lui donna : Notre petit état de Tcheng 鄭, dit-il, n'est qu'un étroit lambeau de terre, jeté au milieu de puissants royaumes ; vos taxes et vos exactions n'ayant rien de fixe, nous n'avons pas osé nous tenir tranquilles chez nous ; nous avons recueilli tant bien que mal nos faibles contributions, et nous sommes venus vous entretenir de nos affaires.

(1) P'ing-k'iou : était à 50 li sud- Tchang-iuen hien 長垣縣, qui est à 250 li sud-ouest de sa préfecture Ta-ming fou 大名府, Tchc-li (*Petite géogr.*, vol. 2, p. 55) — (*Grande*, vol. 16, p. 42).

(2) Voici encore un chef-d'œuvre de littérature ; il est traduit dans Zottoli, IV, p. 69.

Malheureusement, leurs seigneuries les ministres, n'ont pas eu le temps de nous recevoir ; ils n'ont même pas daigné nous communiquer leurs ordres, et nous dire quand ils pourraient nous donner audience.

Ainsi, nous n'avons pu offrir nos cadeaux ; nous ne pouvions pas non plus les laisser dehors, exposés aux intempéries de la saison ; si nous les offrons avant d'avoir reçu audience, ils seront déposés dans votre trésor, deviendront votre propriété ; le roi ne les aura pas même vus ; nous voulons au moins les lui montrer ; s'ils se trouvent détériorés par le soleil, par la pluie, ils ne seront plus présentables.

Les anciens nous ont raconté qu'au temps de votre illustre roi *Wen-kong* 文公, il n'avait pour lui-même qu'un pauvre petit palais, sans tours ni belvédères, ni terrasses plantées d'arbres ; mais il avait bâti de hauts et magnifiques hôtels, pour la réception des vassaux ; résidences vraiment princières, pourvues de dépendances pour y déposer les objets, pourvues de bonnes écuries pour les chevaux, et de hangars pour les chars. Le ministre des travaux publics faisait à temps exécuter les réparations, les blanchissages ; tout y était parfaitement entretenu ; et les chemins qui y conduisaient, toujours en bon état, facilitaient les voyages aux visiteurs.

Quand les princes féodaux arrivaient, tout était préparé par les officiers ; de nombreuses torches étaient allumées ; des domestiques faisaient bonne garde pendant la nuit ; des palefreniers rangeaient les chevaux, et les chars ; des hommes de service graissaient les essieux des roues ; tout un personnel de valets était au service des visiteurs ; un grand nombre d'officiers étaient mis à leur disposition.

De son côté, le roi ne détenait pas longtemps les vassaux, de peur de nuire à la bonne administration de leurs états ; leurs joies et leurs soucis devenaient les siens, et réciproquement ; il s'informait de leurs affaires ; il enseignait les ignorants ; suppléait là où c'était nécessaire. Alors les princes féodaux venaient à la cour de leur suzerain, comme à la maison paternelle, sans aucune préoccupation de trouble ou d'ennui possible ; personne n'avait à craindre ni brigands ni voleurs ; personne ne voyait ses objets endommagés par le soleil ou la pluie.

Maintenant, tout est changé : le palais royal *tong-ti* 銅鞮 (1) a une étendue de plusieurs li ; tandis que les vassaux n'ont que des chambrettes de domestiques ; les portes sont si petites que les chars ne peuvent y passer ; on ne peut cependant les introduire pardessus le mur ; partout on ne voit que brigands et voleurs, qui sont comme chez eux ; personne n'a prévoyance pour les cas de maladie, ou pour les changements si subits de la température ; il

(1) Le palais Tong-ti, était à 10 li au sud de *Ts'in-tcheou* 沁州, Chan-si ; actuellement, il n'en reste que des ruines. (*Grande géogr.*, vol. 43, p. 9).

n'y a aucun règlement fixe pour les audiences; bref: on ne sait à qui s'adresser, à quoi s'en tenir.

Si donc je n'avais pas fait démolir le mur de notre auberge, par où fallait-il introduire nos chars? nos cadeaux laissés dehors eussent été détériorés; nous n'aurions pu ensuite les offrir à notre illustre suzerain. Puis-je demander à leurs seigneuries les ministres ce que nous devons faire? Le refus d'audience est motivé par le deuil en l'honneur du duc de Lou; mais notre cour a aussi pris le deuil. Si vous nous faites la grâce d'accepter tout de suite nos contributions, nous allons aussitôt rebâtir le mur, et nous hâter de retourner chez nous. Voilà le seul bienfait que nous demandons à sa Majesté; oserions-nous refuser de remplir diligemment notre office!

Che-wen-pé rapporta cette longue et verte semonce à Tchao-ou, le premier ministre: Oui vraiment, dit celui-ci, *Tse-tch'an* 子產 a raison; j'ai commis une grande faute, en attribuant aux vassaux de si misérables logements; je vais y mettre bon ordre; retournez auprès du prince, et priez-le de me pardonner.

P'ing-kong se hâta d'accorder l'audience demandée, traita le prince de *Tcheng* 鄭 avec plus d'honneurs que jamais, lui donna des preuves de sincère amitié, et lui permit de rentrer aussitôt dans son pays; pour les vassaux il fit construire de vrais palais.

A ce propos, *Chou-hiang* 叔向 fit la remarque suivante: voyez combien le don de la parole est indispensable! *Tse-tch'an* en est doué, et il en fait profiter tous les princes féodaux; le livre des Vers a raison de dire «*si vos paroles sont conformes à la droite raison, l'union se rétablira parmi le peuple; si vos paroles sont pleines de douceur, le peuple redeviendra tranquille*» (1).

Vers cette époque, le roi de *Ou* 吳 députait le seigneur *K'ieuhou-yong* 屈狐庸 à la cour de *Tsin*, renouveler les bonnes relations entre les deux états; nous en avons parlé dans notre histoire de *Ou*; car c'est uniquement l'éloge du vertueux *Ou-ki-tse*, 吳季子, qui intéresse peu ici.

En 541, à la 1^{ère} lune, au jour *i-wei* 乙未 (6 octobre), grande réunion à *Kouo* 虢 (2), pour renouveler le traité de paix universelle; les ambassadeurs de neuf souverains étaient là, présidés par Tchao-ou et le premier ministre de *Tch'ou* 楚.

K'io 祁午, fils de l'ancien sage *K'ih* 祁奚 dont nous avons tant parlé autrefois, fit à Tchao-ou la remarque suivante: A l'assemblée de *Song* 宋 (546), les gens de *Tch'ou* nous ont évincés, et se sont les premiers frotté les lèvres avec le sang des victimes; le premier ministre actuel est un fripon, comme tous les

(1) *Che-king* 詩經. (Couvreur, p. 371, ode 10, n° 2).

(2) *Kouo*, c'est *Fan-chouei hien* 汜水縣, à 250 li à l'ouest de sa préfecture *K'ai-fong fou* 開封府, Ho-nan, (*Petite géogr.*, vol. 12, p. 10) — (*Grande*, vol. 47, p. 62).

vassaux le savent; si votre seigneurie n'y prend garde, nous serons dupés encore une fois. *Tse-mou* 子木, l'ancien ministre, était estimé des divers princes, comme un homme de mérite; il nous a cependant joué un vilain tour, et nous a infligé une honte; que ne fera pas son successeur? Si nous sommes bernés une seconde fois, notre humiliation sera trop forte.

Depuis 7 ans vous êtes le président des princes qui ont signé ce traité; deux fois, vous avez réuni les vassaux (548 et 547); trois fois vous avez assemblé leurs représentants (546, 543, et aujourd'hui); vous avez réduit à l'obéissance le roi de *Ts'i* 齊 et le chef des Tartares *Ti* 狄; vous avez pacifié tous les états chinois, à l'est de notre royaume; vous avez réussi à conclure avec le pays de *Ts'in* 秦, un traité de paix si longtemps désiré (547); vous avez fortifié (546) la ville de *Chouen-yu* 淳于 (1), pour que le prince de *K'i* 杞 pût y transférer sa capitale; vous avez laissé nos troupes en repos; vous avez épargné à notre pays bien des taxes et contributions; personne ne se plaint de votre administration; depuis que vous êtes à la tête du gouvernement, il n'y a pas eu de calamité publique; tous les vassaux sont contents de vous; voilà une longue série de mérites qui sont à vous; votre réputation s'est répandue dans tout l'empire; n'allez pas la compromettre aujourd'hui par quelque imprudence, je vous en prie!

Tchao-ou répondit : je vous remercie de vos bons avis. A l'assemblée de Song, le ministre de Tch'ou était décidé à nous faire du tort; moi, je voulais la paix; voilà pourquoi je lui ai cédé le pas; son successeur est animé des mêmes intentions mauvaises; moi non plus, je ne changerai pas de conduite; la loyauté avant tout! nous n'y perdrons rien. Un laboureur persiste à arracher les mauvaises herbes; s'il a ses années de disette, il a aussi ses années d'abondance. Les anciens nous ont enseigné qu'un homme sincère n'a jamais le dessous; le livre des Vers (2) nous dit aussi «ne commets aucune erreur, aucune injustice; alors il sera presque impossible que le peuple ne te prenne pas pour modèle»; c'est là ma seule préoccupation; jé n'ai aucun souci des mauvais desseins de Tch'ou.

Le vertueux ministre fut encore évincé cette fois : son rival proposa de jurer le traité d'une manière moins solennelle; on réciterait le texte à haute voix; puis on le déposerait sur la victime, sans se frotter les lèvres. Tchao-ou fut obligé d'accepter cette proposition, qui lui enlevait le moyen de prendre sa revanche. La cérémonie eut lieu à la 3^{ème} lune, au jour *Kia-tchen* 甲辰 (14 décembre).

(1) Chouen-yu, ancienne capitale d'une minuscule principauté, était à 30 li nord-est de *Ngan-k'iou hien* 安邱縣, qui est à 160 li sud-est de sa préfecture *Tsing-tcheou fou* 青州府, Chan-tong. (*Petite géogr.*, vol. 10, p. 26) — (*Grande*, vol. 35, p. 20).

(2) *Che-king* 詩經. (*Couvreur*, p. 382, n° 8).

Dans le temps même où se tenait cette assemblée, l'armée du duc de Lou 魯 envahissait la principauté de Kiu 莒 ; c'était en quelque sorte narguer les congressistes de la paix ; le ministre de Tch'ou protesta, et réclama la punition d'un attentat si déloyal. Tchao-ou plaïda en faveur de son vassal ; on fit force discours onctueux sur la vertu ; finalement on passa l'éponge sur ce forfait.

Au festin solennel qui précéda la séparation des congressistes, le premier-ministre de Tch'ou 楚 chanta, en l'honneur de Tchao-ou, la 1^{ère} strophe de l'ode ta-ming 大明, qui dit « lorsqu'une vertu extraordinaire brille sur la terre, le ciel lui confie le gouvernement de l'empire, etc... ». En retour de ce compliment délicat, Tchao-ou chanta la 2^{ème} strophe de l'ode siao-iuen 小宛, ainsi conçue. « l'homme grave et sage, lorsqu'il boit le vin, se modère et reste maître de lui-même, etc... » ; en apparence, on se quittait donc bons amis ; (1) en réalité, on restait rivaux, autant ou plus qu'auparavant.

Après cette fête, Tchao-ou disait à Chou-hiang 叔向 : le ministre de Tch'ou se conduit en souverain ; pensez-vous qu'il parvienne un jour au trône ? — Le roi est faible, répondit le sage lettré ; le ministre est puissant ; il pourrait bien arriver à son but ; mais dût-il réussir, il finira mal. — Pourquoi cela ? — La force qui opprime la faiblesse, et s'y complait, finit par commettre trop d'excès ; elle s'use et se détruit elle-même ; le livre des Vers (2) nous donne ce même enseignement par ces paroles « la concubine Pao-se 褒姒 elle seule suffira à détruire la vénérable dynastie Tcheou 周 » ; voilà un exemple où les excès aboutirent à la ruine ! Si le ministre parvient au trône, il voudra que tous les vassaux se rangent sous sa suzeraineté ; vu notre faiblesse actuelle, il peut se faire qu'il réussisse ; alors sa tyrannie ne connaîtra plus de bornes, et deviendra intolérable ; le succès lui fera croire qu'il est dans la bonne voie ; il aboutira finalement à la luxure et à l'oppression ; système pareil ne peut durer longtemps.

Naturellement, cette prédiction du sage lettré doit s'accomplir ; en 530, ce ministre Wei 圍, après avoir régné douze ans, finit par être massacré, comme nous l'avons raconté dans l'histoire du royaume de Tch'ou 楚.

A la 4^{ème} lune (janvier), Tchao-ou, accompagné du seigneur Chou-suen-pao 叔孫豹 de Lou 魯, et des grands officiers de Ts'ao 曹, se rendit à la capitale de Tch'eng 鄭. Le prince voulant donner un festin solennel en l'honneur de ses hôtes, députa le seigneur Tse-p'i 子皮 leur porter l'invitation ; en guise de réponse, Tchao-ou chanta l'ode Hou-ié 瓠葉 dont voici quelques paroles : « les feuilles de concombre tremblent sur leurs tiges ; on les cueille, on les fait cuire, etc.... » ; le sens est celui-ci : le repas

(1) Che-king 詩經. (Couvreur, p. 323, n° 1 — p. 247, n° 2).

(2) item, (p. 233, n° 8).

le plus frugal est agréable aux invités, si les règles de l'urbanité y sont parfaitement observées. Le ministre acceptait donc l'invitation ; mais il demandait que le dîner fût des plus simples, non pas un festin d'apparat (1).

Tse-p'i se rendit auprès de Chou-suen-pao, et lui dit ce que le ministre venait de chanter ; le lettré comprit que Tchao-ou désirait un repas où l'on offre le vin une seule fois (2) ; mais il vit que le messager n'oserait rapporter à son maître une demande si extraordinaire : faites comme il désire, dit-il à Tse-p'i ; car il faut se conformer aux volontés de ces grands seigneurs ; par respect cependant pour sa dignité, préparez quelque chose de plus.

Quand Tchao-ou arriva au lieu du festin, il vit qu'on avait disposé, sous une tente, tout ce qu'il fallait pour une série de cinq oblations de liqueurs [ou-hien 五獻] (3) ; c'est-à-dire tout ce que l'on servait d'ordinaire, à la réception du premier-ministre d'un grand royaume.

Tchao-ou n'étant pas en visite officielle, refusa absolument des honneurs si solennels ; il remarqua en secret au fameux lettré-diplomate Tse-tch'an 子產 que, par son chant, il avait assez

(1) *Che-king* 詩經. (Couvreur p. 314, ode 7^{ème}).

(2) Pour les fêtes solennelles, consulter le livre des Vers (*che-king*), *Siao-ya* 小雅. (Zottoli, III, p. 209) — (Couvreur, p. 295). avec les commentaires chinois.

Quand un souverain voulait offrir un festin à un ministre étranger, il lui envoyait l'invitation, le jour même où devait avoir lieu le dîner. En d'autres circonstances, par exemple quand il s'agissait d'imposer le bonnet viril, l'invitation devait être portée environ dix jours à l'avance, un peu plus un peu moins [d'après la formule : Siun-nei, Siun-wai 旬內旬外]. Car on consultait les sorts, pour choisir un jour heureux ; aussitôt on envoyait une 1^{ère} invitation ; trois jours avant le festin, on consultait de nouveau les sorts, pour savoir qui serait le président du repas ; seconde invitation. Enfin, le jour même du dîner, le maître de la maison, en personne, allait faire la 3^{ème} et dernière invitation. (*Hoang-tsing King-kiai*, 五之一 p. 1 — 五之九 p. 15 — 五之四十六 p. 90).

(3) *I-hien* 一獻 (une seule offrande de vin), est expliqué dans le livre des Rites (*li-ki* 禮記), où il est dit ; quand le vin n'était présenté qu'une fois, la cérémonie (le repas) était simple ; quand il était présenté trois fois, la cérémonie commençait à être belle ; s'il était présenté cinq fois, elle était distinguée ; si l'on allait jusqu'à sept fois, c'était le comble ; alors on témoignait un grand respect envers les Esprits. (Couvreur, vol. 1, p. 567).

Les princes offraient la coupe autant de fois qu'ils avaient d'emblèmes sur leurs vêtements de gala ; donc, les vicomtes et les barons ne pouvaient l'offrir que cinq fois. (Couvreur, *ibid.* p. 547). C'était ordinairement le maître de la maison lui-même qui présentait la coupe aux convives ; mais les princes pouvaient se faire remplacer par leur chef de cuisine. (Couvreur, *ibid.* p. 25).

clairement manifesté son intention de n'accepter qu'un simple repas. Comme il était l'hôte principal, on lui donna la première place ; on lui servit des viandes toutes découpées, et une seule coupe de vin.

Sur la fin du repas, Chou-suen-pao 叔孫豹 chanta l'ode *ts'io-tch'ao* 鶻巢, qui dit « la pie a fait son nid, la tourterelle l'occupe, etc... » ; c'était féliciter le roi de Tsin d'avoir un ministre si distingué (1). Tchao-ou l'interrompt en disant : non, non, je ne suis pas digne d'un tel compliment !

Alors Chou-suen-pao chanta l'ode suivante (du même livre des Vers) *ts'ai-fan* 采蘋, où il est dit « la princesse cueille l'armoise blanche au bord des bassins, et sur les îlots » ; le sens est celui-ci : ne pouvant trouver mieux, la princesse va jusqu'à cueillir les fleurs les plus vulgaires, pour en orner le temple des ancêtres ; car c'est l'affection qui donne du prix aux plus humbles offrandes. (2) Le seigneur ajouta humblement : nos petits états sont comme cette armoise blanche ; si votre illustre maître veut bien s'en servir, nous sommes prêts à tous ses désirs.

Tse-p'i 子皮 chanta la dernière strophe de l'ode *yé-you-se-kiun* 野有死麕, ainsi conçue : « doucement, doucement, jeune homme ! ne te permets même pas de toucher ma serviette, ni de faire aboyer mon chien » (3) ; il voulait par là exprimer le respect avec lequel le premier-ministre traitait les vassaux, ne les vexant ni par des expéditions militaires, ni par d'onéreuses contributions.

Pour réponse, Tchao-ou chanta l'ode *tchang-ti* 常棣 « la fleur du prunier n'est-elle pas la plus brillante ? de même les frères sont préférables à tous les autres hommes qui sont au monde. » (4) Il voulait ainsi marquer sa préférence pour les états dont les princes étaient du même clan que son maître ; il était si flatté du compliment de Tse-p'i, qu'il ajouta : nous qui sommes des états frères, soyons toujours unis dans une commune paix ; ainsi aucun chien ne viendra nous mordre, ni même aboyer contre nous.

Sur ce, Chou-suen-pao, Tse-p'i, et le grand officier de *Ts'ao* 曹, se prosternant jusqu'à terre, le remercièrent de son affection pour les princes parents du roi de Tsin ; puis, levant leur coupe, faite d'une corne de rhinocéros (5), ils s'écrièrent : nous autres,

(1) (2) *Che-king* 詩經. (Couvreur, p. 16, ode 1 — p. 17, ode 2).

(3) Pour inculquer le respect avec lequel on doit traiter les gens, cette ode imagine un homme qui trouve le cadavre d'un daim, à la campagne ; il l'enveloppe d'herbe blanche pour l'emporter, évitant ainsi tout contact ; la dernière strophe est l'interpellation d'une jeune personne à un jeune homme oublieux du respect. (Couvreur, p. 27, ode 12, n° 3).

(4) (Couvreur, p. 178, ode 4).

(5) La corne du rhinocéros est terrible pour ses ennemis ; voilà pourquoi les anciens « saints empereurs » condamnant un homme à vider une coupe, en guise de

petits états, nous nous appuyons sur vous, bien convaincus qu'ainsi nous échapperons à toutes sortes de malheurs ?

On but donc le vin en parfaite cordialité. Tchao-ou disait, au sortir de ce repas : jamais, sans doute, je ne pourrai plus goûter une joie semblable à celle d'aujourd'hui !

L'empereur lui-même tenait à féliciter Tchao-ou ; il envoya le grand seigneur *Liou-ting-kong* 劉定公 le complimenter, l'accompagner jusqu'à la grande courbe du fleuve *Lo* 雒, où l'on avait préparé sa demeure, enfin lui offrir un dîner solennel au bord de la rivière *Yng* 潁 (1)

Dans la conversation, ce seigneur-lettré disait : Oh que les mérites du grand *Yu* 禹 sont admirables ! sa vertu s'est perpétuée jusqu'aux temps et aux pays les plus reculés ! s'il n'avait pas fait écouler les eaux, nous ne pourrions vivre que comme des poissons ; s'il ne s'était pas dépensé pour le salut du peuple, ni votre Excellence ni moi ne porterions le bonnet de dignitaires ; nous n'aurions pas de peuples à gouverner ; comme lui, dans vos entreprises, visez loin ; rendez service à l'empire tout entier !

Tchao-ou répondit humblement : je suis vieux et cassé ; ma seule préoccupation est de ne pas faire de sottises ; comment serais-je capable de viser si loin ? des gens comme moi ne sont plus bons qu'à manger leur riz ; le matin, nous ne pensons même pas au soir ; comment donc songer aux siècles futurs, comme le grand *Yu* ?

Le seigneur-lettré prit cela pour du bon argent. Rendant compte de sa mission à l'empereur, il lui dit : les anciens avaient ce proverbe « *l'homme est à peine devenu sage par l'expérience, qu'il commence bientôt à radoter* » ; c'est bien le cas de Tchao-ou. Lui, premier-ministre d'un si grand royaume ; lui, chef des princes féodaux, se compare à un valet, qui le matin ne pense même pas au soir ; un tel homme n'a cure ni des Esprits ni du peuple ; il ne verra pas l'année prochaine ! ses sacrifices n'étant plus agréés des Esprits, le peuple l'adonnant, il n'a plus raison de vivre. — A la 12^{ème} lune de cette même année nous verrons s'accomplir cette prédiction.

punition, voulaient qu'elle fût en corne de rhinocéros. Ainsi parle l'ouvrage 韵會. Ici les trois seigneurs lèvent cette coupe, en signe d'imprécation, se vouant à toutes sortes de malheurs, s'ils étaient jamais infidèles au roi de Tsin.

(1) Le fleuve *Lo* : coule à l'ouest de *Kong hien* 鞏縣, qui est à 130 li à l'est de sa préfecture *Ho-nan fou* 河南府, Ho-nan. C'est là qu'eut lieu la rencontre avec Tchao-ou. (*Petite géogr.*, vol. 12, p. p. 35, 38) — (*Grande*, vol. 48, p. 30).

La rivière *Yng* : coule à 30 li à l'est de *Ten-fong hien* 登封縣, qui est à 140 li sud-est de sa préfecture *Ho-nan fou*. La ville de *Yng* était à 40 li sud-est de la sous-préfecture actuelle du même nom ; c'était alors le territoire impérial. (*Grande géogr.*, vol. 48, p. p. 44, 45).

A la 5^{ème} lune (février), le prince *Kien* 鐵, frère du roi de *Ts'in* 秦, s'enfuyait auprès de P'ing-kong; pour traverser le fleuve jaune, il avait fait établir un pont de bateaux; pour sa suite, il avait mille chariots; deux cents l'accompagnaient; les autres le suivaient, huit par huit, espacés de dix ly en dix ly, et occupaient ainsi la distance de mille ly qui séparait les deux capitales. A son arrivée, il prépara un dîner des plus solennels, en l'honneur de P'ing-kong; c'est alors qu'il lui offrit la première des neuf séries de cadeaux qu'il lui destinait, pour le remercier de son hospitalité; les huit autres arrivèrent peu-à-peu, et furent présentées à tour de rôle.

Jou-ts'i 女齊, conseiller intime de P'ing-kong, demanda au prince: tous vos chars sont-ils ici? n'en avez-vous plus d'autres? — Je pense que c'est déjà un nombre respectable, répondit le transfuge; si j'en avais eu moins, je ne serais pas venu ici! c'est-à-dire: si j'avais été pauvre, je n'aurais pas été obligé de fuir ma patrie; j'étais orgueilleux, je me confiais en mes richesses; de là mon malheur.

Le conseiller rapporta ces paroles à P'ing-kong; puis il ajouta: Kien sera certainement rappelé dans son pays; car les anciens disaient: si un prince reconnaît ses fautes, il prendra de bons moyens pour s'en corriger, et il sera béni du ciel.

Le transfuge alla faire visite au premier ministre Tchao-ou; celui-ci lui demanda quand il espérait pouvoir retourner dans sa patrie? — Je suis venu ici, répondit le prince, parceque je prévoyais que le roi, mon frère, me présenterait une longue liste de méfaits par lesquels j'ai mérité bien des fois la mort; j'attendrai donc l'avènement de son successeur pour rentrer dans mon pays.

Le roi actuel est-il bon? demanda encore le ministre. — Non, répondit le prince; il n'a pas de principes. — Alors il périra, et perdra son royaume? — Pas nécessairement! un état n'est pas perdu à cause d'un seul mauvais roi; fondé sur le ciel et la terre, soutenu par beaucoup de monde, il ne périt que si la famille régnante est mauvaise pendant plusieurs générations. — Est-ce que le ciel s'en préoccupe? — Assurément! — Et cela, combien de temps? — D'après les anciens, quand un royaume est gouverné par un mauvais prince, et a cependant de bonnes récoltes, il le doit à la bénédiction du ciel; et cela dure au moins cinq ans.

Tchao-ou regardant l'ombre du soleil, répliqua: l'ombre du matin est bien différente de celle du soir (c'est-à-dire: le matin, nous ne sommes pas sûrs du soir)! qui peut compter sur cinq ans?

Sorti de l'entrevue, le prince Kien dit à son entourage: le ministre va bientôt mourir; lui, chef du peuple, se joue du temps et des jours; cela ne peut durer longtemps. — Quant au transfuge lui-même, l'histoire du royaume de *Ts'in* 秦 nous l'a montré

succédant à son frère, en 537, et régnant avec gloire jusqu'en 501 (1).

Pendant l'été de cette même année 541, le grand seigneur Siun-ou 荀吳 (2) remportait une éclatante victoire, près de T'ai-yuen 太原, sur les Tartares Ou-tchong 無終 et Ti 狄; voici en quelles circonstances eut lieu ce combat remarquable :

Le seigneur Wei-chou 魏舒 (3) s'apercevant que l'ennemi n'avait que des fantassins, dit au généralissime : dans ce pays montagneux, nos chars de guerre vont grandement nous embarrasser; nous ne pourrons manœuvrer; combattons tous à pied; mettons dix hommes à la place de chaque char; je veux le premier donner l'exemple, afin d'entraîner les autres officiers à faire de même; et il se mit aussitôt à l'œuvre; prenant les quinze hommes qui montaient cinq chars, il en faisait trois rangées de cinq fantassins. Un des officiers les plus en faveur auprès du généralissime, refusant obstinément de combattre à pied, fut décapité sur-le-champ, pour enlever à d'autres le désir de résister. On changea de même la disposition ordinaire des troupes; l'armée fut divisée en cinq corps, assez rapprochés pour se soutenir mutuellement, assez éloignés pour avoir la liberté de leurs mouvements: d'abord l'avant-garde appelée pien 偏, puis le corps de front appelé liang 兩; derrière celui-ci, le gros (le centre) de l'armée appelé ou 伍, avec l'aile droite appelée tchoan 專 et l'aile gauche appelée ts'an 參 (4).

(1) Yong 雍, l'ancienne capitale de Ts'in 秦, était un peu au sud de Fong-siang fou 鳳翔府, Chen-si. (*Petite géogr.*, vol. 14, p. 24) — (*Grande*, vol. 55, p. 3). Le pont de bateaux établi par le prince Kien, se trouvait au gué de P'ou-tsing-koan 蒲津關, en dehors de la porte occidentale de P'ou-tcheou fou 蒲州府, Chan-si. (*Petite géogr.*, vol. 8, p. 30) — (*Grande*, vol. 39, p. 21 — vol. 41, p. 20).

(2) Siun-ou appelé aussi Siun-mou-tse 荀穆子 et Tchong-hang-pé 中行伯, était fils de Siun-yen 荀偃 que nous connaissons depuis longtemps.

La capitale de ces Tartares Ou-tchong [appelés aussi Tartares des montagnes, Chan-jong 山戎] était un peu à l'ouest de Yu-t'ien hien 玉田縣, qui est à 80 li sud-est de Siuen-hoa fou 宣化府, Tche-li. (*Petite géogr.*, vol. 2, p. 63) — (*Grande*, vol. 11, p. 50).

T'ai-yuen: l'ancienne ville était un peu au nord-est de T'ai-yuen hien 太原縣, qui est à 45 li sud-ouest de sa préfecture T'ai-yuen fou 太原府, Chan-si. (*Petite géogr.*, vol. 8, p. 2) — (*Grande*, vol. 40, p. 7).

(3) Wei-chou: appelé aussi Wei-hien-tse 魏獻子, fils de Wei-kiang 魏絳, nous connaissons tous ces noms depuis longtemps.

(4) Le pien avait le contingent de 25 chars de guerre, donc 2500 hommes — le liang, celui de 50 chars, ou 5,000 hommes — le ou, celui de 125 chars, donc 12,500 hommes — le tchoan, celui de 100 chars, ou 10,000 hommes — le ts'an,

Les Tartares riaient de bon cœur en voyant un ordre de bataille si singulier; mais ils ne rirent pas longtemps; avant qu'ils fussent eux-mêmes rangés complètement, on se lança sur eux avec fureur, et l'on en fit un grand carnage. Les commentaires, c'est-à-dire les lettrés, attribuent cette victoire à la discipline de l'armée, à l'union des généraux, à la déférence que montra le généralissime lors du conseil de guerre, et quand on lui tua un de ses favoris; ces messieurs disent vrai, mais ils ne disent pas tout; si la tactique n'avait pas été changée pour cette occasion, au lieu d'un triomphe, on eût eu sans doute une honteuse défaite à enregistrer dans les annales.

Cependant, P'ing-kong était tombé malade; le prince de *Tcheng* 鄭 envoya son homme de confiance, le lettré-diplomate *Tse-tch'an* 子產, exprimer ses condoléances, et demander des nouvelles de la maladie. Le sage *Chou-hiang* 叔向 lui répondit: nous avons consulté les sorts; il paraît que ce sont les Esprits mauvais *Che-chen* 寶沈 et *Tai-t'ai* 臺駘 qui sont la cause de tout le mal; mais notre archiviste ne les connaît pas; oserais-je vous demander qui ils sont?

Tse-tch'an montra qu'il était un puits de science, capable de surpasser un homme comme Chou-hiang: Dans les temps les plus reculés, dit-il, l'empereur *Kao-sin* 高辛 (ou *Ti-k'ou* 帝嚳) eut deux fils, dont l'aîné s'appelait *Ngo-pé* 閼伯, le cadet *Che-chen* 寶沈; ils demeurèrent au pays (ignoré) de *Koang-ling* 曠林, mais ils ne pouvaient y vivre en paix; c'étaient entre eux des querelles et des batailles continuelles. L'empereur *Heou-ti* 后帝 (le fameux *Yao* 堯) voulut y mettre un terme; il transféra *Ngo-pé* dans le pays de *Chang-k'iou* 商邱 (1), pour y présider aux sacrifices offerts à la constellation *tchen* 辰; plus tard, le prince *Siang-t'ou* 相土, fondateur de la dynastie *Chang* 商, reçut en fief ce

celui de 75 chars, ou 7,500 hommes — En tout, le contingent de 375 chars; c'étaient donc bien les troupes de trois corps d'armée, dont chacun avait 12,500 hommes. Le contingent d'un char était de cent hommes. (*Hoang-tsing King-kiai* 九十之十九, p. 31). En Chine, comme ailleurs (excepté chez les Romains), on avait le préjugé que la cavalerie fait la force de l'armée; on négligeait l'infanterie; combattre en char était le privilège de la noblesse; celle-ci s'armait à ses frais, et en était fière.

(1) Le fameux lettré-diplomate va nous servir une page de haute philosophie; elle ne sera pas, sans doute, du goût du lecteur; mais puisque nous étudions les chinois, il faut bien connaître les absurdités débitées par ses plus fortes têtes. D'ailleurs, la philosophie européenne, c'est-à-dire la fausse, n'a-t-elle pas aussi ses folies? Ayant rejeté la vérité, l'intelligence humaine n'est plus qu'un feu follet.

Chang-k'iou: c'est *Koei-te fou* 歸德府, Ho-nan, l'ancienne capitale de *Song* 宋. (*Petite géogr.*, vol. 12, p. 12) — (*Grande*, vol. 50, p. 4).

même pays, et continua les mêmes sacrifices à cette constellation protectrice de la contrée.

Tche-chen avait été transféré, par le même empereur, dans le pays de *T'ai-Hia* 太夏 (1), pour présider aux sacrifices offerts à la constellation *Chen* 參; plus tard, les descendants de Heou-ti habitèrent cette région, et s'y montrèrent les humbles serviteurs des dynasties *Hia* 夏 et *Chang* 商; là se trouvait la principauté de *Tang* 唐; l'empereur *Tch'en-wang* 成王 la donna en fief à son frère *T'ai-chou* 太叔, qui fut dès lors appelé *Tang Chou-Yu* 唐叔虞; celui-ci continua les mêmes sacrifices, et devint le fondateur de votre royaume de Tsin. Tche-chen est manifestement l'Esprit de cette constellation protectrice de votre pays.

Quant à *Tai-t'ai* 臺駘, voici son origine: Dans les temps les plus reculés encore, l'empereur *Kin-t'ien-che* 金天氏 (ou *Chao-hao* 少昊) eut un descendant éloigné, nommé *Mei* 末, chef des officiers préposés aux rivières et aux canaux; celui-ci eut deux fils, *Yunn-ko* 允格 et *Tai-t'ai* 臺駘. Le second étant très-intelligent, fut jugé digne de succéder à son père; c'est lui qui régla le cours des fleuves *Fenn* 汾 et *Tiao* 洮 (2); lui qui endigua le lac, et rendit le pays habitable; lui-même demeurait à *T'ai-yuen* 太原. L'empereur *Tchoan-hiu* 顓頊, content de ses services, lui donna en fief la principauté de *Fenn-tchoan* 汾川; ses descendants furent les princes de *Chen* 沈, de *Se* 姒, de *Jou* 蓐 et de *Hoang* 黃; le royaume de Tsin détruisit ces petits états, et s'annexa le pays de *Fenn* 汾. Il est manifeste que *Tai-t'ai* en est l'Esprit tutélaire.

Mais ce ne sont pas ces deux Génies qui vexent votre illustre souverain, et causent sa maladie; car les Esprits des fleuves et des montagnes président aux inondations, aux sécheresses, et aux fièvres pestilentiennes qui en résultent; les Esprits du soleil, de la lune et des étoiles président au vent, à la pluie, à la neige, à la

(1) *T'ai-hia*: c'est *T'ai-yuen fou* 太原府, Chan-si. (*Petite géogr.*, vol. 8, p. 2) — (*Grande*, vol. 40, p. 7).

Pour ce qui concerne *Chou-yu* (ou *Tang Chou-yu*), voir les «premiers temps» de cette présente histoire; le récit du lettré-diplomate est identique à ce que nous y avons écrit; inutile de le transcrire de nouveau.

(2) Le fleuve *Fenn*: voir ce que nous en avons dit dans «l'introduction géographique» de cette présente histoire. Le fleuve *Tiao*: ou *Sou-chouei* 洮水, coule au sud de *Wen-hi hien* 聞喜縣, qui est à 70 li au sud de *Kiang-tcheou* 絳州, Chan-si. (*Petite géogr.*, vol. 8, p. 44) — (*Grande*, vol. 41, p. 33).

Le lac en question est à 7 li à l'est de *K'i-hien* 祁縣, qui est à 150 li au sud de sa préfecture *T'ai-yuen fou*. (*Petite géogr.*, vol. 8, p. 4) — (*Grande*, vol. 40, p. 16). Les 4 principautés (*Chen*, *Se*, *Jou*, *Hoang*) furent gouvernées par les descendants de *Tai-t'ai*; c'était le territoire actuel de *Ho-tcheou* 霍州, Chan-si; mais on en ignore l'emplacement exact. (*Annales du Chan-si*, vol. 4, p. 2).

gelée blanche ; on leur offre des sacrifices quand les saisons paraissent en désarroi (1). La maladie de votre illustre maître ne peut provenir que de mauvaises digestions, de mauvaises selles, d'excès de joie ou de chagrin ; les Esprits des montagnes, des fleuves, des étoiles n'ont rien à y voir ; leur office est tout autre.

J'ai ouï dire qu'un prince sage divise son temps en quatre parts : le matin, il entend les rapports concernant l'administration ; vers le milieu du jour, il prend là-dessus des informations ; dans la soirée, il met la main aux ordres à publier ; la nuit, il se repose ; par cette vie régulière, les mauvaises humeurs sont dissipées, et ne peuvent causer de maladie ; si le prince ne se conduit pas sagement, son administration en souffre ; l'intelligence s'obscurcit, les mesures qu'il prend n'ont plus de suite, le désordre règne partout. Votre illustre souverain n'agrée pas un tel partage de son temps ; il n'a qu'une seule occupation (Chou-hiang comprenait fort bien l'allusion) ; c'est la cause de sa maladie.

En outre, les anciens nous ont enseigné qu'un homme ne doit pas prendre, pour concubines, des femmes de sa propre famille ; les enfants qui en naissent ne réussissent pas ; la passion pour ces femmes s'étant épuisée dans les excès avec elles, finit par engendrer de graves maladies ; voilà pourquoi les anciens sages détestaient ces unions. Dans leurs livres il est écrit : « si l'on achète une concubine dont on ignore le nom, il faut consulter les sorts » ; si donc la réponse est favorable, on peut présumer que cette femme n'est pas de la même famille que l'acquéreur ; autrefois, ce règlement était observé avec grand soin, comme étant d'une importance capitale.

Votre illustre souverain a présentement quatre concubines de la famille *Ki* 姬, c'est-à-dire de la sienne propre ; la cause de la maladie ne serait-elle pas là ? s'il n'a pas commis d'excès avec ces femmes, il y a peut-être un remède au mal ; dans le cas contraire, il sera inguérissable.

Chou-hiang 叔向 était émerveillé de tant d'érudition : c'est parfait, s'écria-t-il, je n'avais pas encore entendu pareille doctrine ; tout ce que vous dites est très-vrai ! *P'ing-kong* lui-même, ayant appris la réponse de *Tse-tch'an*, s'écria de même : vraiment c'est un lettré d'un savoir immense ! et il lui fit de riches cadeaux.

Cependant, la maladie ne guérissait pas ; on demanda au roi de *Ts'in* 秦 s'il aurait un médecin capable d'y trouver un remède ; celui-ci envoya un certain *Houo* 餗 (ou 和), qui avait alors une grande célébrité ; voici quelle fut sa consultation ; celle du fameux Harpagon de Molière est à cent pieds au-dessous de celle-ci :

Ayant attentivement examiné le prince : cette maladie est incurable, dit-il ; elle vient de l'abus des femmes ; le proverbe nous

(1) *Yong* 禳 : sacrifice déprécatif, pour éloigner une calamité, et la faire tomber sur un autre ; on brûlait de la paille tendre sur un tertre.

enseigne que l'homme livré à ce genre d'excès, en devient comme fasciné et empoisonné; il ne s'agit ni d'Esprits malfaisants ni d'excès dans la nourriture. Avec le roi, son fidèle officier va aussi mourir; le ciel ne veut pas l'épargner, puisqu'il n'a pas su morigéner son souverain.

Donc, on ne peut pas approcher d'une femme? demanda P'ing-kong. — Assurément on le peut, répondit le médecin; mais il y faut de la modération! Les anciens empereurs ont établi la musique, avec sa mesure rigoureuse, pour régler toutes choses; avec ses cinq notes, ses cinq intervalles, son rythme tantôt lent tantôt rapide, tout se tient, tout se correspond, pour former l'harmonie; chaque note doit être à sa place; les cinq tons musicaux ayant été exécutés régulièrement, l'harmonie est obtenue, et l'on cesse de jouer. Voilà pourquoi un homme sage ne veut ni musique ni mimique licencieuse; car elle fascine l'oreille et trouble le cœur, fait oublier l'harmonie raisonnable avec sa mesure rigoureuse. Ainsi en est-il en toutes choses; arrivé à ce point, il faut s'arrêter; sinon il y aura désordre et maladie. L'homme sage aime la guitare et le luth, non pour réjouir son cœur, mais pour régler ses désirs.

Outre cela, il faut encore tenir compte des six influences [à savoir: le principe mâle (Yang 陽), le principe femelle (Yng 陰), le vent, la pluie, l'obscurité, la lumière], qui, descendant du ciel, forment les cinq saveurs [l'acre, l'aigre, la saline, l'amère, et la douce], les cinq couleurs [la bleue, la jaune, la rouge, la blanche, la noire]; tout cela est régularisé par les cinq sons musicaux; si l'on y commet des excès, vient la maladie.

Ces six influences, bien séparées, forment les quatre saisons de l'année; de même, ces influences, bien coordonnées, forment les cinq éléments [les métaux, le bois, l'eau, le feu, et la terre]; s'il y a du désordre, viennent les calamités. L'excès du principe femelle produit le froid; l'excès du principe mâle produit le chaud; l'excès du vent se fait sentir aux extrémités du corps; l'excès de la pluie se fait sentir dans le ventre; l'excès de l'obscurité produit l'hallucination; l'excès de lumière trouble le cœur et l'intelligence. Trop désirer la femme, vient du principe mâle; c'est dans l'obscurité de la nuit que l'on satisfait à cet instinct; l'excès produit une grande chaleur et une fascination folle. Or, votre Majesté n'a pas su se modérer, ni observer le temps voulu; était-il donc possible de ne pas en arriver à cette extrémité?

On comprend pourquoi Tse-tch'an reprochait au roi de n'avoir qu'une seule occupation; il était toujours sans doute avec ses concubines. Quant à notre illustre Esculape, ayant ainsi terminé son boniment, il alla saluer le premier ministre *Tchao-ou* 武趙; celui-ci lui demanda: qui aviez-vous en vue, quand vous avez prononcé ces mots «l'officier fidèle va aussi mourir»?

C'est votre Excellence elle-même, répondit le médecin-prophète:

depuis huit ans, vous administrez le royaume, sans qu'il y ait eu ni troubles ni révolutions; les vassaux ont été fidèles à remplir leurs devoirs envers leur suzerain; n'êtes-vous pas un serviteur dévoué? Mais les anciens disaient: si un ministre se contente de jouir de sa haute dignité et de ses riches émoluments; s'il se contente de remplir sa charge et de soutenir son autorité dans l'administration; s'il ne sait pas détourner le cours des malheurs et des calamités qui surgissent; ce ministre n'échappera pas au blâme, ni aux funestes conséquences de sa conduite.

Or, votre souverain a commis des excès de femmes, jusqu'à en devenir malade; bientôt il sera incapable de s'occuper de l'administration du royaume; n'est-ce pas la plus grande calamité qui pouvait lui arriver? Votre Excellence n'a pas su l'arrêter sur la pente du mal; voilà pourquoi j'ai dit qu'elle serait enveloppée dans le même malheur.

Tchao-ou continua: vous avez souvent employé l'expression *Kou* 蠱 (venin, venimeux, vermoulu); qu'entendez-vous par là? — C'est l'état de marasme produit par les excès charnels, par les imaginations lascives. Regardez attentivement le caractère *Kou*; il se compose de *ming* 皿 (le vase), puis de *tchong* 蟲 (les vers); c'est la corruption des eaux stagnantes, des substances croupissantes. *Kou* signifie encore l'enveloppe du grain, la balle que le vent emporte à cause de sa légèreté. Dans le livre des Mutations (1), son hexagramme s'écrit ainsi ☱☷; la partie supérieure ☱, *Keng* 艮, c'est la perversité qui monte et domine; la partie inférieure ☷, *Suen* 巽, c'est la soumission, la lâcheté qui supporte tout; la suite nécessaire en est le désordre, la perturbation, la révolution; c'est-à-dire la femme fascine l'homme faible, le vent emporte l'arbre déraciné de la montagne; tout cela signifie la même chose.

Tchao-ou émerveillé d'une telle science s'écria: vraiment voilà un médecin éminent! il lui rendit les plus grands honneurs, et ne le renvoya qu'après lui avoir fait de riches cadeaux (2).

A la fin de cette même année 541, *Kong-tse-pi* 公子比, prince de *Tch'ou* 楚, venait aussi se réfugier auprès de *P'ing-kong*; mais pour tous ses bagages, il n'amenait que cinq chariots; le sage *Chou-hiang* 叔向, conseiller intime du roi, attribua au nouveau-venu les mêmes appointements qu'au prince *Kien* 鍼 de *Ts'in* 秦, c'est-à-dire des revenus capables d'entretenir une suite de cent hommes.

Tchao-ou lui en exprima son étonnement; mais *Chou-hiang* lui répondit: on assigne les appointements d'après la vertu; s'il y a égalité de vertu, on tient compte de l'âge; s'il y a égalité d'âge, on tient compte de la dignité; s'il s'agit de princes, on

(1) *I-king* 易經. (Zottoli, III, p. 554).

(2) Le lecteur est maintenant édifié sur la médecine chinoise; elle en est encore là, de nos jours! le principe mâle, le principe femelle, etc, etc.

examine lequel des royaumes est le plus puissant; mais on ne demande pas lequel des exilés est le plus riche. Le prince Kien étant déjà si opulent, il ne convient pas d'augmenter encore sa puissance; le livre des Vers (1) nous donne cet avis : *n'opprimez pas les faibles; ne craignez pas de résister aux forts et aux violents;* or les royaumes des deux exilés sont d'égale puissance.

Chou-hiang voulait donner la préséance au prince Kien, comme étant le plus âgé des deux; mais celui-ci déclina humblement cet honneur : *Moi, disait-il, j'ai dû m'enfuir, parceque je craignais la punition de mes nombreuses fautes; le prince de Tch'ou n'a rien à se reprocher; il a quitté sa patrie à cause du manque de sécurité; il est nouveau-venu, je dois lui céder la place; l'historien I 佚 a cette parole : si vous n'honorez pas l'hôte qui vient d'arriver, qui donc honorerez-vous?*

(2) A la 11^{ème} lune, après avoir assisté au sacrifice hivernal, offert par P'ing-kong dans le temple des ancêtres, Tchao-ou se rendit à *Nan-yang* 南陽 (3), pour présider à ceux qu'on y offrait aux ancêtres de sa propre famille, surtout à *Tchao-ts'oei* 趙衰 celui qui commença à la rendre illustre. A la 12^{ème} lune (selon l'historien), au jour *hia-tchen* 甲辰 (15 Octobre), il était à *Wen* 溫, tout occupé de ces cérémonies solennelles; au jour *keng-siu* 庚戌 (21 octobre) il avait cessé de vivre.

A cette nouvelle, le prince de *Tcheng* 鄭 se mit en deuil, et prit le chemin de Tsin, pour aller présenter ses condoléances à la famille du défunt; il était arrivé à la ville de *Yong* 雍 (4), quand la parenté du ministre envoya un exprès s'excuser de ne pouvoir accepter un tel honneur de la part d'un souverain. Le prince s'en retourna donc chez soi. Ce fait prouve que le siège d'un premier ministre de Tsin était plus élevé que le trône d'un petit souverain, quoique la théorie officielle fût contraire.

(1) *Che-king* 詩經. (Couvreur, p. 401, ode 6, n^o 5).

(2) Le roi offrait les sacrifices d'usage, à la 1^{ère} lune du trimestre (mong-yué 孟月); les grands officiers les offraient la lune suivante (tchong-yué 仲月); il y a donc une erreur dans le texte; elle vient, sans doute, de ce que l'historien aura mal traduit le calendrier de la dynastie *Hia* 夏. (*Hoang-tsing King-kiai*, 九之十六, p. 32).

(3) *Nan-yang*, l'ancienne ville était un peu au nord de *Siou-ou hien* 修武縣 qui est à 120 li à l'est de sa préfecture *Hoai-k'ing fou* 懷慶府, Ho-nan.

Wen, l'ancienne ville, fief de la famille Tchao, était à 30 li sud-ouest de *Wen-hien* 溫縣, qui est à 50 li sud-est de la même préfecture *Hoai-k'ing fou* (*Petite géogr.*, vol. 12, p. p. 28 et 29).

(4) *Yong*: capitale d'une ancienne petite principauté de ce nom, était un peu à l'ouest de *Siou-ou hien*. (*Petite géogr.*, vol. 12, p. 28) — (*Grande*, vol. 49, p. 10).